

XYZ. La revue de la nouvelle

Le fil d'Adèle

Jean-Pierre Boucher



Number 21, Spring–February 1990

Personnages

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2716ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Boucher, J.-P. (1990). Le fil d'Adèle. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (21), 47–54.

Le fil d'Adèle

Jean-Pierre Boucher

J'ai souhaité ce qui est arrivé. Je l'ai espéré. Je l'ai vu se produire sous mes yeux. Et je n'ai rien fait. Rien dit. Quand vous connaîtrez la vérité, et non les fadaïses rapportées dans les journaux, vous jugerez. À ma place, vous auriez fait comme moi.

Je suis secrétaire juridique. Titre ronflant. Métier de chien. Ou plutôt de chienne. Chasse gardée féminine. À mes débuts, j'ai travaillé dans quelques études. J'ai vite découvert qu'elles se valent toutes. Les défenseurs de la veuve et de l'orphelin tyrannisent leurs subordonnées. C'est la loi du milieu. Je me suis révoltée. J'ai regretté avoir abandonné mon droit. La fréquentation des artistes du prétoire m'a guérie. J'ai aussi profité des luttes féministes. La crainte d'être taxés de machos attardés empêche maintenant la plupart des patrons de confondre leur secrétaire avec une serveuse de restaurant. Ce sont eux qui offrent le café, et avec ostentation. Ils affichent leur libéralisme dans de petites choses mais se cramponnent à l'essentiel. Rares sont les avocates dans les études masculines. Une pour la façade, c'est la norme. Une de trop quant à moi. Il n'y a en effet pas plus cruelle qu'une patronne pour sa secrétaire. Celle-ci lui rappelle à chaque seconde son appartenance au sexe secondaire. Face à ses collègues masculins, elle doit affirmer sa différence d'avec elle. Quelques élues ont été propulsées à des postes de responsabilité, mais les secrétaires de ces fraîches promues paient pour l'amélioration du sort de toutes les autres. À moins de l'avoir connu, on ne peut imaginer les tracasseries, les avanies, les affronts, les brimades, les humiliations, les vexations quotidiennes qu'une secrétaire doit subir de la part de sa patronne émancipée. Dans un grand bureau, la secrétaire d'un patron entreprenant dispose de cartes... maîtresses. Elle peut sans risque aller ou non au lit avec lui. Son refus lui vaut souvent un surcroît d'égards. Le Roméo éconduit désire que son insuccès demeure secret. Renvoyer celle qui lui a résisté est trop risqué. Sa manœuvre éventée, il serait alors dans de beaux draps, mais pas ceux qu'il espérait. Rien donc à redouter désormais des patrons flirts.

La jalousie d'une femme pour une autre est le sentiment le plus dévastateur qui soit. Un bureau de femmes est un enfer. Toutes se dépècent

mutuellement. Une femme voit toujours une rivale en une congénère. Comment une secrétaire n'envierait-elle pas à sa patronne ses vêtements, son pouvoir, son statut, toutes choses qu'elle accepterait plus volontiers d'un homme ? La patronne voit en sa secrétaire une menace constante. Aussi fait-elle tout pour la réduire, la visser, la casser, l'écraser. Elle ne l'embauche que pour la chasser. S'est-on jamais avisé du taux plus élevé de renvois et de démissions des secrétaires de femmes que d'hommes ? À moins que M^e Germaine Cardinal ne soit un cas d'espèce.

L'étude où je suis depuis plus de dix ans est l'une des plus réputées de la rue Saint-Jacques. Chaque associé a son cabinet privé attenant à une antichambre pour sa secrétaire personnelle. Ils sont disposés de chaque côté d'un corridor en retrait de la réception où campent les stagiaires et les trois secrétaires qu'ils se partagent. De mon bureau, j'ai vue sur une portion du corridor et sur le cabinet face à celui de M^e Marchand, mon patron.

À la mort de M^e Dancosse, le précédent occupant du cabinet d'en face, foudroyé par un infarctus au milieu d'une plaidoirie, notre étude ne comptait dans ses rangs aucune associée. M^e Cardinal fut choisie pour corriger cette anomalie. Sa prise de possession des lieux m'a tout de suite mise au parfum. Figurez-vous une rombière charnue, empestant une fragrance vulgaire, sanglée dans des vêtements aux motifs disparates, jupe à carreaux, chemisier à pois, foulard imprimé, le tout de couleurs criardes où domine le rouge, un assemblage à faire hurler un aveugle et qui affiche en lettres majuscules : « Regardez-moi ! » D'où sortait-elle ? La rumeur chuchotait de la capitale. Lequel des associés avait-elle circonvenu pour être ainsi pistonnée, je ne l'ai jamais su. Un amateur de camembert bien fait, assurément.

Secrétaire de feu M^e Dancosse, Jocelyne et les meubles devinrent propriété de M^e Cardinal. Elle entreprit aussitôt de les marquer de sa griffe. Habitudes de travail et ameublement furent chambardés. Dans les jours suivants, furent livrées des boîtes lardées de collants « fragile » et trois armoires vitrées que Jocelyne et moi prirent pour des bibliothèques. Nous avions tort. Les cartons recelaient en vérité la collection de coquillages de M^e Cardinal. Les armoires furent bientôt remplies de cette bimbeloterie, et ordre donné à Jocelyne de l'épousseter chaque semaine. Interloquée, elle fit la sourde. Sa patronne lui reprocha bientôt la poussière accumulée sur ses chers bibelots. Jocelyne rétorqua qu'elle n'était pas domestique. M^e Cardinal s'empourpra. Jocelyne s'obstina. Bref, le plumeau brûlait.

L'épisode du miroir alimenta l'incendie. Un matin, on apporta un miroir au cadre rococo. Son accrochage donna lieu à de longues tergiversations. Jocelyne ne s'était pas méfiée. M^e Cardinal lui avait demandé de le tenir à différents endroits de son cabinet, à différentes hauteurs, pendant qu'elle s'asseyait à son bureau, allait dans l'antichambre, revenait. Le miroir avait été finalement installé dans le cabinet de M^e Cardinal, mais près de la porte communiquant avec l'antichambre. La raison de cette disposition bizarre s'éclaira le lendemain. Un ouvrier vint inverser les charnières de la porte d'entrée. M^e Cardinal décréta ensuite un réaménagement des meubles de l'antichambre. Depuis toujours placé à droite de la porte, parallèle à la cloison séparant l'antichambre du cabinet de sa patronne, le bureau de Jocelyne passa à gauche. Grâce au carambolage du miroir, M^e Cardinal tenait ainsi en permanence son esclave à l'œil. « La vache ! », rugit Jocelyne en découvrant le piège dont elle était prisonnière.

Un détail avait cependant échappé à sa patronne : le fil du téléphone. Notre étude loge dans un immeuble des années trente. Plafonds hauts, décorations en stuc, boiseries murales, fenêtres encastrées, cela a son charme. Ses inconvénients aussi. Les planchers sont en marbre. Le fil du téléphone de la secrétaire émerge du sol à droite de la porte, à l'endroit où de tout temps son bureau était disposé. Suite aux grandes manœuvres de M^e Cardinal, il obstruait maintenant l'entrée. M^e Cardinal n'allait pas renoncer pour si peu aux avantages du miroir. À défaut d'une moquette sous laquelle dissimuler le fil, elle commanda à Jocelyne de le coller le long du seuil à l'aide d'un ruban adhésif. Cette opération dut dès lors être sans cesse reprise. Le frottement des pieds, la chaleur, la traction exercée sur le fil par l'utilisation de l'appareil, obligèrent Jocelyne et, après son départ, toutes les autres qui se sont succédé dans cette antichambre de l'enfer, à recoller l'adhésif qui s'arrachait aussitôt. À ce prix, M^e Cardinal tenait continuellement en joue sa secrétaire dans le miroir, en plus de disposer là d'un prétexte de réprimande perpétuelle : « Vous ne voyez donc pas qu'on risque de s'accrocher ! Attendez-vous qu'arrive un accident ? Combien de fois faudra-t-il vous le répéter ? Vous allez me recoller ce fil immédiatement, vous m'entendez ! »

Ce n'était pourtant que le début des tracasseries. Tout moyen était bon à M^e Cardinal pour asservir Jocelyne. La voyait-elle dans le miroir absente de son clavier, elle la sonnait pour s'étonner que la lettre qu'elle venait de lui donner à taper n'était pas prête, feignant d'oublier le document qu'elle lui avait fait chercher l'instant précédent. L'apercevait-elle au contraire à sa machine, elle la dérangeait sous quelque prétexte,

ouvrir ou fermer sa fenêtre, un document à classer, n'importe quoi pour imposer sa présence, briser le rythme de l'autre, éprouver sa résistance, la pousser à bout. Il était clair qu'elle voulait sa tête et qu'à la première incartade elle l'aurait. Jocelyne lui refusa cette joie. Au bout d'un mois, elle lui rendit son tablier. Elle s'était trouvé secrètement un poste dans une autre étude. Même à moi, sa copine, elle n'avait soufflé mot. Me jugeait-elle de quelque manière responsable de ses malheurs ? J'en étais le témoin impuissant. Sitôt son départ connu, sa patronne devint tout miel, se fendit en sourires. L'une des secrétaires affectées aux stagiaires s'y laissa prendre. Elle dura, ou plutôt endura, exactement trois semaines avant d'implorer sa rétrogradation.

Alors commença la ronde des candidates externes. J'ai cru au coup monté par M^e Cardinal pour introduire dans la place quelqu'un de sa connaissance. Je me trompais encore. Un esprit aussi tordu pouvait-il favoriser quelqu'un d'autre que lui-même ? Elle convoqua deux douzaines de postulantes. Elle les soumettait toutes au gril de l'attente. Elle faisait dire qu'elle était au téléphone, accaparée par un travail imprévu, ou ne donnait aucune raison. Pendant que poireautaient les malheureuses qui s'étaient absentées de leur bureau souvent sous un prétexte inventé, M^e Cardinal se limait les ongles, minaudait au téléphone, passait en revue ses coquillages. Toutes les candidates tant soit peu jolies ne furent jamais rappelées. Le sort de Jocelyne qui l'était avait dû être décidé au premier coup d'œil de sa patronne. Trois furent invitées à une seconde entrevue. Deux vinrent — la troisième plus futée avait sans doute compris — et elles furent toutes deux engagées. À tour de rôle, évidemment. La première s'accrocha six mois. La seconde, recontactée, à peine cinq semaines. Et il en fut ainsi des suivantes.

Le temps de résistance de la nouvelle arrivée — il y en avait toujours une — devint l'objet de paris entre les secrétaires de l'étude. Une année, huit victimes se succédèrent dans l'angle d'observation du miroir rococo de M^e Cardinal. Toutes succombèrent aux mêmes embêtements : le ruban à recoller sans cesse, l'époussetage des coraux, le travail après les heures, non rémunéré et imposé à cinq heures moins dix alors que rien n'avait été donné à taper de tout l'après-midi, les raids de M^e Cardinal à la photocopieuse pour vérifier si sa secrétaire qu'elle venait d'y dépêcher ne s'était pas arrêtée aux toilettes en chemin, son sac à vexations paraissait inépuisable. Mélangés à ces cruautés, des gestes d'apparente gentillesse décontenançaient la secrétaire. Était-elle enrhumée, sa patronne lui offrait soudainement une pastille, lui recommandait un médicament miraculeux,

blâmait avec elle le temps exécrable, sympathisait. L'instant d'après, quand l'autre avait baissé sa garde, elle l'invectivait à la moindre peccadille.

Avec Jocelyne, j'avais fraternisé. Je n'en eus ni le temps ni le goût avec ses remplaçantes. Elles disparaissaient souvent avant que je retienne leur nom. Le jeu cruel des paris empêchait de se lier avec quelqu'un dont le moment de la mort est objet de gageure. Au fond, je les méprisais de plier devant leur patronne ignoble. À leur place, je me serais sûrement rebellée, même si je devais aussi m'avouer que je n'aurais peut-être pas osé la repartie cinglante que je concoctais de mon côté du corridor, ni la griffe au visage replet de M^e Cardinal que je rêvais de lacérer. Certaines cherchaient réconfort chez moi. Je les plaignais, attisais leur révolte, leur soufflais des répliques vitrioliques. Je me réjouissais néanmoins de les voir quitter le ring. Leur lâcheté recevait son juste salaire. Aucune ne venait me saluer en partant. La secrétaire du moment éjectée, j'attendais avec impatience le lâcher dans l'arène de la prochaine victime.

Aussi, quand Adèle entra en fonction, l'expérience acquise dans l'observation de ses devancières — j'avais plusieurs fois vu juste et empoché la mise — me fit lancer avec assurance au pari du midi : « Deux semaines. Elle va craquer en moins de deux semaines. » Elle me semblait en effet promise à une rapide estocade. De toutes celles qui avaient défilé en face, elle était la plus moche, la plus insipide, la plus incolore. Tout annonçait chez elle la fraîche défroquée : blouse ample à col boutonné, jupe à plis, lourds sabots, cheveux courts et droits, nul maquillage. Elle avait dû rebuter maints avocats moustachus pour qui la conquête de leur secrétaire prélude celle du jury. M^e Cardinal n'en ferait qu'une bouchée.

La deuxième semaine s'acheva sans qu'Adèle ne donne signe d'épuisement. La parieuse la plus hardie lui avait accordé cinq semaines de vie. Au début de la sixième elle était toujours au poste. La cagnotte fut mise en quarantaine. C'était à Adèle qu'elle revenait. Mais comment la lui remettre sans avouer notre méchanceté ? Les semaines passèrent. Adèle tenait bon. Elle fut proclamée championne au début de son septième mois parmi nous. Elle l'était en vérité très peu. Elle ne regardait ni n'adressait la parole à personne, sauf nécessité, même à moi sa vis-à-vis. Elle paraissait uniquement occupée de sa tâche. Le midi, elle disparaissait. Timidité, discrétion, habitude de silence contractée sans doute au couvent, je me perdais en conjectures.

Son impassibilité devant les coups d'épingles incessants de M^e Cardinal m'exaspérait. Sa soumission exacerba la rage de sa patronne. Elle avait

puisé dans son arsenal coutumier, adhésif, miroir, époussetage, téléphone, Adèle encaissait tout. De mon bureau, je la voyais traverser les pires orages. Quand l'autre avait fini de fulminer, rouge à éclater, Adèle concluait d'un « Bien Maître. Je ferai comme vous le voulez » qui la laissait pantoise.

J'admirais sa maîtrise de soi, mais je la trouvais suspecte. J'en suis arrivée à croire qu'elle était une demeurée, originaire de quelque campagne éloignée, rompue à l'obéissance par un conditionnement séculaire, un mollusque. En quelques occasions, j'avais toutefois cru déceler des fissures dans son masque. Après avoir été douchée d'abondance par sa patronne, j'avais remarqué, quand elle réintégrait ses quartiers, les muscles maxillaires tendus sous la peau, les jugulaires gonflées, comme si elle serrait les dents pour ne pas hurler. L'instant d'après, son visage redevenait lisse, et les touches du clavier de sa machine crépitaient frénétiquement. Je la jugeais la plus lâche de toutes. Du moins, les autres avaient-elles fini par relever l'échine. Elle n'était qu'une timorée, incapable du geste décisif. Lorsque M^e Cardinal la houspillait, je la fixais comme pour l'hypnotiser. Courage!, lui soufflais-je alors, frappe-la! frappe-la! Mais Adèle demeurait insensible à mon pouvoir.

Un après-midi, j'ai cru sa dernière heure venue. À l'extérieur de la ville depuis trois jours, M^e Cardinal s'amena au bureau en milieu de journée. Elle demanda aussitôt ses messages. Selon ses directives, Adèle notait chacun, avec l'heure de l'appel, sur de petites feuilles qu'elle empilait dans un réceptacle de plastique. Oubli de sa part, c'était la première absence aussi prolongée de sa patronne, elle n'avait pas précisé la date. Par malheur, les bouts de papier avaient été déplacés au contact d'autres documents, et leur ordre dérangé à son insu. Colère hystérique de M^e Cardinal. Elle partait trois jours et le fouillis s'installait. Elle perdrait une cause par sa négligence. C'était intolérable. Adèle sortit défaite du bureau de sa patronne. Cette fois, elle était prise en faute. Une atmosphère funèbre pesa sur le reste de la journée. Adèle dut rester après cinq heures. J'étais certaine de la voir pour la dernière fois. Son silence confirmait mon verdict: c'était une lâche. J'en éprouvais une vive satisfaction.

Le lendemain matin, elle était au poste, lavée des crachats de la veille. Cran ou couardise, je balançais. À son arrivée, M^e Cardinal s'enfoula dans son cabinet, s'empara d'une des pièces de sa collection, revint dans l'antichambre. Fixée à un socle de bois, se dressait la pointe acérée de la défense d'un narval. Ses cogitations nocturnes avaient trouvé à cette pièce un rôle moins effacé que la figuration dans les armoires vitrées. « Vous ne risquerez plus ainsi d'égarer ou de changer l'ordre de mes messages. » Cela

ressemblait à ces dards empennés de feuilles qui garnissent dans les vieux films les pupitres des gratte-papier. M^e Cardinal déblaya du revers de la main un espace libre sur le bureau de sa secrétaire et y plaça ce pique-notes improvisé. Adèle dut dès lors se plier plusieurs fois par jour au rite de la présentation des messages fichés dans l'ivoire. Pour les recevoir, M^e Cardinal prenait des airs de Moloch. La fin approchait, je le sentais.

Un matin, M^e Cardinal redoubla d'acharnement, résolue à achever son souffre-douleur. Le fil du téléphone s'était à nouveau détaché du seuil et elle avait fait reprendre plusieurs fois le travail d'Adèle. Debout à ses côtés, elle la mitraillait du regard, l'abreuvait d'injures. Ses cris résonnaient dans le corridor. Le nez au ras du sol, Adèle s'affairait, coupait, pressait, collait, recommençait. Sa crise finie, M^e Cardinal quitta le bureau en lançant à la cantonade: «Ne partez pas avant mon retour!» Midi approchait. C'était un autre de ses trucs que de rogner ainsi sur le temps de lunch de sa secrétaire. Adèle attendit.

Ce jour-là, il pleuvait. Je n'avais pas faim. M^e Marchand était absent pour la journée. Je retardai mon départ, curieuse de voir combien de temps cette gourde obtempérerait à l'ordre de sa patronne qui n'attendait sûrement que sa désertion pour surgir et la confondre. Si cette larve avait eu une once de cran, elle aurait trouvé moyen de se venger de cette sadique. À sa place, l'adhésif je le lui aurais collé au visage. Ses coquillages je les lui aurais enfoncés dans la gorge. Le pique-notes, je l'aurais mis sur son fauteuil, certaine qu'elle aurait saisi le message. Ma tête bouillonnait d'idées sinistres.

À midi trente, Adèle enfila son manteau. J'étais déçue. J'avais espéré que tel le capitaine d'un bateau faisant naufrage elle demeure à la barre. Au moment de s'engager dans le corridor vers les ascenseurs, la sonnerie de son téléphone la figea sur place. Elle pivota, se précipita sur l'appareil. Dans sa hâte, elle s'accrocha dans le fil. Le collant s'arracha d'un coup. Comme une tornade la fureur balaya son visage. Elle nota le message, le piqua dans la tige avec les autres. En se ruant sur l'appareil, elle l'avait déplacé. Le fil obstruait maintenant l'entrée, à quelques centimètres du sol. Le combiné raccroché, Adèle repoussa encore un peu l'appareil. Le fil était maintenant tendu. Puis, après avoir comme mesuré du regard la distance entre le fil et le pique-notes, elle poussa celui-ci d'un geste décidé à l'extrémité de son bureau. Sans un regard pour moi qui l'observais, elle enjamba ensuite le fil le plus naturellement du monde et partit. J'étais sidérée. Avait-elle joué l'innocente depuis le début? Clouée sur mon siège, j'étais fascinée par le piège dressé.

Adèle disparue, se fit aussitôt entendre le pas sec de M^e Cardinal qui fonçait vers son cabinet. Tout s'est passé en un éclair. La culbute, le dard enfoncé dans l'œil, quelques gouttes de sang sur le marbre. J'ai paniqué. Mon imper empoigné, la porte de l'antichambre refermée derrière moi, je me suis précipitée dans les escaliers, j'ai couru aussi vite que j'ai pu. Je n'ai rencontré personne. Dans la rue, une avalanche de questions dévalaient dans ma tête. Adèle m'avait-elle piégée ? Était-elle plutôt ma victime ? À force de la pousser secrètement à la vengeance, je l'avais peut-être suggestionnée. N'étais-je pas la vraie coupable ? Comme une poltronne, j'avais utilisé cette pauvre fille. Qu'est-ce que je savais d'elle ? C'était peut-être moi qui avais été prise à son jeu. Sous ses airs de nonne, elle avait tout dissimulé de ses intentions. M^e Cardinal affichait du moins les siennes. Mais celle-là avait maquillé son crime en accident. Elle avait forcé ma complicité, acheté mon silence. J'avais eu le temps d'intervenir. Je n'avais pas bougé. J'avais fui sans appeler à l'aide ni porter secours à la victime. M^e Cardinal, la victime ? je rêvais. C'est moi qu'on accuserait. Adèle était absente lors de l'accident. Elle n'avait rien vu de la scène d'horreur.

Mes pas me ramenèrent d'eux-mêmes aux abords de l'édifice de l'étude. Des badauds encerclaient des gyrophares. C'est Sylvie, la voix tremblante, qui m'a appris l'accident atroce de M^e Cardinal. Pendant son récit, j'ai croisé le regard d'Adèle dans la foule. Elle ne m'a pas évitée. Je crois même qu'elle me cherchait. J'ai détourné la tête. C'était insoutenable.

Je n'ai rien dit. Une brève enquête a conclu à l'accident. N'était-ce pas M^e Cardinal qui avait eu l'idée du pique-notes et ordonné le déplacement imprudent du bureau de sa secrétaire ? Elle est en institution. Paralysée. Le cerveau irrémédiablement atteint. Le bureau d'Adèle a retrouvé sa place originale. Son nouveau patron, M^e Conrad Ménard, n'a que des éloges à son sujet. Je la vois chaque jour. Elle ne me parle jamais. J'ai demandé ma mutation.

Né à Montréal en 1944. Professeur de littérature québécoise et française à l'université Concordia, à l'Université de Sherbrooke, et depuis 1972 au Département de langue et littérature françaises de l'université McGill. A publié des articles et des ouvrages de critique littéraire, dont *Jacques Ferron au pays des amélanchiers* (Presses de l'Université de Montréal, 1973), *les Contes de Jacques Ferron* (l'Aurore, 1974), *Instantanés de la condition québécoise* (HMH, 1977), *les Diaboliques de Barbey d'Aurevilly. Une esthétique de la dissimulation et de la provocation* (Presses de l'Université du Québec, 1976). Est aussi l'auteur de deux ouvrages de fiction, *Souvenirs d'un enfant de chœur* (Libre Expression, 1981) et *Thérèse* (Libre Expression, 1982).